Originaire du Wyoming, C.J. Box a travaillé comme manœuvre dans un ranch, guide de pêche, reporter et rédacteur en chef d'un journal local. Aujourd'hui PDG de la Rocky Mountain International Corporation qui coordonne le marketing du tourisme de cinq États des Rocheuses, il vit à Cheyenne, Wyoming, avec sa femme, Laurie, et ses trois filles. Il est l'auteur de plusieurs romans, dont *Détonations rapprochées*, *Winterkill*, *Sanglants Trophées* et *Zone de tir libre*.

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

Détonations rapprochées
prix Calibre 38 Premier roman, 2004
Seuil, « Policiers », 2003
et « Points Policier », n° P1272

La Mort au fond du canyon
Seuil, « Policiers », 2004
et « Points Policier », n° P1394

Winterkill
Seuil, « Policiers », 2005
et « Points Policier », n° P1561

Sanglants Trophées
Seuil, « Policiers », 2006
et « Points Policier », n° P1782

L'Homme délaissé
Seuil, « Policiers », 2007
et « Points Policier », n° P2140

Ciels de foudre
Seuil, « Policiers », 2009

Zone de tir libre
Seuil, « Policiers », 2009

Extrait de la publication

C.J. Box

MEURTRES EN BLEU MARINE

ROMAN

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Anick Hausman

Éditions du Seuil

TITRE ORIGINAL
Blue Heaven

ÉDITEUR ORIGINAL
St. Martin's Minotaur, New York
© 2007 by C. J. Box
ISBN original : 978-0-312-36570-7

ISBN 978-2-0211-1658-8
(ISBN 978-2-02-094928-6, 1re publication)

© Éditions du Seuil, septembre 2008, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Pour Ann Rittenberg
… et Laurie, toujours

Premier jour

Vendredi

Dans les pays où les associations sont libres, les sociétés secrètes sont inconnues. En Amérique, il y a des factieux, mais point de conspirateurs.

Alexis de Tocqueville,
De la démocratie en Amérique, 1835

BIENVENUE DANS LE NORD-OUEST INTÉRIEUR

Panneau d'accueil
à l'aéroport de Spokane

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Vendredi, 16 h 28

Si Annie Taylor, douze ans, n'avait pas emmené son petit frère William à la pêche ce vendredi après-midi d'un mois d'avril humide du nord de l'Idaho, elle n'aurait jamais assisté à l'exécution, ni croisé le regard des assassins. Mais elle était en colère contre sa mère.

Avant d'être témoins du meurtre, les deux enfants, vêtus de grands sacs-poubelle qui devaient les garder au sec, s'étaient frayé un chemin entre les saules encore chargés de pluie qui longeaient Sand Creek. À la suite d'une averse matinale, l'eau s'était accumulée au creux des feuilles d'aulnes et les toiles d'araignée perlées de gouttelettes ployaient entre les branches. Lorsque le soleil avait disparu derrière les gros nuages noirs qui encombraient le ciel, le jour s'était soudain obscurci, effaçant le contour net des ombres et plongeant la forêt dans une pénombre désolante. Noire et spongieuse sous les arbres, la terre était glissante le long du sentier. Les semelles des chaussures des enfants faisaient des bruits de succion tandis qu'ils remontaient péniblement les berges de la rivière.

Après avoir quitté leur maison située à l'extérieur de la ville, Annie et William avaient été pris en stop par Fiona, la préposée au courrier. Elle les avait déposés quelques kilomètres plus loin et ils avaient marché deux bonnes heures, cherchant en vain un endroit où la rivière serait plus calme.

Extrait de la publication

– Ce n'était peut-être pas une si bonne idée, avait dit le garçon de dix ans en haussant la voix par-dessus le grondement furieux du cours d'eau gonflé par la pluie.

Annie s'était immobilisée, tournée vers son frère et l'avait toisé du regard. Une longue canne à pêche dépassait du plastique qui recouvrait ses vêtements. Le bout de la canne s'étant pris plusieurs fois dans les branches, quelques aiguilles de pin étaient restées coincées dans un des anneaux.

– Tu as dit que tu voulais aller pêcher, alors je t'emmène pêcher.

– Mais tu n'y connais rien ! s'était écrié William les yeux écarquillés et la lèvre inférieure agitée de tremblements comme chaque fois qu'il était sur le point de pleurer.

– William…

– On ferait mieux de rentrer.

– Ne pleure pas, William.

Il avait détourné le regard. À voir sa bouche, Annie savait qu'il essayait de contenir ses larmes. À cause de sa grande émotivité, il suffisait d'un rien pour qu'il se mette à pleurer et il détestait ça. Sa sœur, elle, n'avait pas ce problème.

– Combien de fois Tom a-t-il promis de t'emmener pêcher ? lui avait-elle demandé.

– Des tas de fois, avait-il répondu en évitant son regard.

– Et combien de fois t'a-t-il emmené ?

– Tu le sais très bien, avait-il dit, maussade.

– C'est vrai.

– Mais je l'aime bien quand même.

– Moi, pas vraiment.

– De toute façon, toi, tu n'aimes personne.

Sur le point de répondre, Annie s'était retenue en se disant qu'il avait sans doute raison.

Extrait de la publication

– Je t'aime assez pour t'emmener pêcher même si je n'y connais rien. En plus que ça ne peut pas être bien difficile si Tom y arrive.

– Peut-être, avait-il dit en esquissant un sourire insolent.

– Regarde, avait-elle insisté en soulevant le sac en plastique pour lui montrer le gilet de pêche de Tom qu'elle portait en dessous.

Elle l'avait trouvé chez elle, accroché au porte-manteau, et l'avait pris sans rien demander.

– Les poches sont pleines de leurres, de mouches et d'un tas d'autres trucs. Il suffit de les accrocher au bout de la ligne et de les balancer dans l'eau. Les poissons ne devant pas être beaucoup plus malins que Tom, ça ne devrait pas être bien sorcier.

– … Si Tom y arrive, avait-il dit en souriant plus largement.

C'est à ce moment-là qu'ils avaient entendu un moteur qui s'était emballé avant de s'arrêter. Le bruit était assourdi par le grondement des eaux tumultueuses.

La trahison avait eu lieu le matin même lorsque Tom était descendu et leur avait demandé ce qu'il y avait pour le petit déjeuner. Habillés pour aller à l'école, Annie et William étaient attablés devant leurs bols de céréales – Sugar Pops pour William et Frosted Mini-Weats pour Annie. Tom leur avait posé la question comme si c'était la chose la plus naturelle du monde, alors que ça ne l'était pas du tout. C'était la première fois qu'il était là pour le petit déjeuner ; il n'avait encore jamais passé la nuit chez eux. Il portait les mêmes vêtements froissés que la veille lorsqu'il était venu voir leur mère après le dîner – sa « tenue de pêche », comme il disait : pantalon ample avec

fermeture Éclair au milieu de la cuisse et grande chemise pleine de poches. La situation était nouvelle pour Annie, qui ne tenait pas à en savoir plus.

Au lieu de ça, elle se surprit à fixer la peau blanche de ses grands pieds. Ils étaient pâles et cireux, comme ceux d'un cadavre, et les petites touffes de poils noirs qui jaillissaient de chaque orteil la fascinèrent et la répugnèrent en même temps. Lorsqu'il traversa la salle à manger, elle remarqua le bruit que faisaient ses pieds nus sur le lino.

– Elle le met où, le café, votre mère ? s'enquit-il.

William était figé sur sa chaise, le regard fixe, la cuillère suspendue à quelques centimètres de la bouche, ses Sugar Pops flottant à la surface de son lait.

– Sur le plan de travail, dans le truc à café, lâcha-t-il.

Tom répéta « truc à café » avec bonne humeur et se mit à s'activer autour de la cafetière. Annie posait sur son dos un regard noir. Pour elle, Tom n'était qu'un grand gaillard mal dégrossi qui faisait semblant d'être gentil. Il leur apportait presque toujours un petit cadeau quand il venait chez eux, généralement un truc sans intérêt qu'il avait acheté à la dernière minute à l'épicerie du coin – genre yo-yo ou friandise. Mais elle ne l'avait jamais vu comme ça, ébouriffé, débraillé, l'air à moitié endormi et s'adressant à eux pour la première fois comme s'ils étaient des êtres humains capables de lui dire où était le café.

– Qu'est-ce que vous faites ici ? lança-t-elle.

Il tourna la tête. Il avait les yeux troubles et le regard vague.

– Je fais du café.

– Non. Je veux dire chez moi.

William porta enfin la cuillère à sa bouche, le regard braqué sur le dos de Tom. Une goutte de lait lui dégoulina du coin de la bouche jusqu'au menton, où elle resta suspendue comme une perle de colle blanche.

Extrait de la publication

– Chez toi ? demanda Tom. Je croyais que c'était la maison de ta mère.

Il est bien gai ce matin, se dit-elle en colère.

– C'est tout ce qu'y a pour le petit déj' ? s'enquit-il en prenant la boîte de céréales avec un haussement de sourcils.

– Il y a des toasts, dit William, la bouche pleine. Et des fois maman fait des œufs. Et des pancakes.

Annie le fusilla du regard.

– Je vais peut-être demander à Monica de me faire des œufs, marmonna Tom.

Il se versa une tasse de café avant qu'il ait fini de passer. Quelques gouttes tombèrent en grésillant sur la plaque chauffante.

Alors, comme ça, il dit « Monica », pas « votre mère », pensa Annie.

Il s'approcha de la table, le bruit de ses pieds nus nettement perceptible, tira une chaise et s'assit. Elle sentit l'odeur de sa mère sur lui et en eut un haut-le-cœur.

– C'est la chaise de maman, dit-elle.

– Ça ne la dérangera pas, dit-il en lui décochant un sourire mielleux et condescendant.

Pour lui, ils étaient redevenus des enfants, même si Annie avait l'impression de lui faire un peu peur. Peut-être venait-il de se rendre compte de ce qu'il avait fait. Ou peut-être pas. Il ignora ostensiblement la fillette qui lui lançait un regard noir et se tourna vers William.

– Tu as école, hein ? dit-il en tendant la main vers le garçonnet pour lui ébouriffer les cheveux.

Les yeux écarquillés, William acquiesça d'un hochement de tête.

– Dommage que tu ne puisses pas te libérer pour venir pêcher avec moi. J'ai fait quelques belles prises hier soir avant de passer chez vous. Quinze truites de quarante centimètres. J'en ai donné quelques-unes à ta mère pour le dîner.

Extrait de la publication

– Je veux y aller, dit William en bombant le torse. J'ai jamais pêché, mais je crois que je pourrais y arriver.

– Bien sûr que tu pourrais, mon bonhomme, dit Tom en sirotant son café. J'ai une autre canne à pêche pour toi dans mon camion, ajouta-t-il en montrant la petite entrée encombrée donnant sur la cuisine où il avait accroché son gilet de pêche et posé sa canne à pêche.

Tout excité, Willie se mit à se tortiller sur sa chaise.

– En fait, on finit tôt aujourd'hui ! Peut-être qu'on pourrait y aller après l'école ?

Tom jeta à Annie un regard interrogateur.

– On finit tôt, répéta-t-elle impassible. On sort à midi.

Tom pinça les lèvres et hocha la tête, les yeux brillants : il tenait William sous sa coupe.

– Je pourrais peut-être passer te prendre après l'école. Il faudra que j'en parle à ta mère. Je t'attendrai dehors. Tu veux venir avec nous, Annie ?

– Non, dit-elle en secouant vigoureusement la tête.

– Tu devrais te calmer un peu, lui lança Tom en grimaçant un sourire.

– Et vous, vous devriez rentrer chez vous, lui renvoya-t-elle.

Tom était sur le point de répondre lorsque Annie vit sa mère descendre l'escalier, la tête tournée vers la porte d'entrée. Elle traversa le salon à grands pas et écarta les rideaux, comme si elle voulait vérifier quelque chose – sans doute s'assurer que la camionnette de Tom n'était plus là. Lorsqu'elle comprit que non, elle tourna vers eux un visage horrifié et les aperçut tous les trois installés autour de la table de la cuisine. La voyant blêmir, Annie eut soudain pitié d'elle. Mais pas plus d'une seconde.

– Tommmm, lâcha-t-elle d'un ton appuyé et lourd de sous-entendus, mais qui voulait surtout dire « Pourquoi es-tu encore là ? ». Tu ne devrais pas être au boulot ? finit-elle par dire.

Extrait de la publication

Tom était chauffeur pour UPS. Annie avait l'habitude de le voir dans son uniforme marron après sa journée de travail. Il portait une chemise et un short super-moulants.

– Si, dit Tom en se levant si précipitamment qu'il renversa du café sur la table. Il faut que j'y aille, les enfants. Sinon je vais être en retard.

Annie surprit le regard qu'échangèrent Tom et sa mère lorsqu'il passa à grands pas devant elle en se dirigeant vers la porte d'entrée. Elle remercia le ciel qu'il n'y ait pas eu de baiser d'adieu entre eux parce qu'elle aurait eu la nausée.

– Maman, dit Willie, Tom va m'emmener pêcher après l'école.

– C'est gentil, ça, dit-elle d'un air absent.

– Va te brosser les dents, dit Annie à son frère en assumant le rôle de l'adulte. Il faut qu'on parte.

Willie monta l'escalier quatre à quatre.

Annie lança un regard furieux à sa mère.

– Annie… dit celle-ci.

– Tu vas te marier avec lui ?

Sa mère poussa un soupir, semblant chercher ses mots. Elle leva lentement les mains avant de les laisser retomber mollement comme une marionnette dont on aurait coupé les fils. Annie avait sa réponse.

– Mais tu m'avais dit…

– Je sais, dit sa mère impatiente et les yeux pleins de larmes. C'est difficile à expliquer. Un jour tu comprendras, peut-être.

Annie se leva et alla rincer son bol et celui de William dans l'évier. Lorsqu'elle eut terminé, sa mère était toujours là et n'avait pas bougé.

– Oh, je comprends, dit la fillette avant de faire un geste en direction de l'escalier menant à l'étage. Mais pas William. Lui, il croit avoir un nouveau père.

Extrait de la publication

Sa mère inspira profondément comme si on venait de la gifler. Mais Annie s'en moquait.

– On en parlera plus tard, dit sa mère.

Annie la contourna, traversa la petite entrée et sortit attendre William dans le jardin. Elle savait que sa mère aurait de la peine parce qu'elle ne l'avait pas embrassée avant de partir. Tant pis pour elle. Elle avait eu son compte de baisers.

À midi, Annie et William attendirent Tom à la sortie de l'école. Ils cherchèrent en vain son pick-up. Lorsqu'un camion UPS surgit au bout de la rue, Willie serra le poing et lâcha un « OUI ! » retentissant.

Mais ce n'était pas Tom et le camion ne ralentit même pas.

Après avoir pris la canne à pêche et le gilet de Tom, Annie et William longèrent l'accotement boueux de la nationale jusqu'à la sortie de la ville. Annie marchait devant. Elle savait qu'il y avait une rivière un peu plus haut. Une femme qui conduisait une petite camionnette jaune s'arrêta à leur hauteur.

– Où allez-vous donc tous les deux d'un pas si décidé ? leur demanda-t-elle d'une voix haut perchée de petite fille.

Annie ressentit une aversion immédiate à son égard. C'était le genre de bonne femme mal fichue et courte sur pattes qui se croit encore jeune et fringante.

– À la pêche, dit Annie. Un peu plus loin, le long de la rivière.

La femme leur dit qu'elle s'appelait Fiona, qu'elle distribuait le courrier en dehors de la ville et qu'elle pouvait les emmener puisqu'ils allaient dans la même direction. William eut beau faire non de la tête, Annie accepta.

Extrait de la publication

Ils s'enfoncèrent un peu plus avant dans la forêt et commencèrent à apercevoir des bouts de rivière sans que Fiona se soit arrêtée de parler une minute. Elle faisait semblant de s'intéresser à eux, mais il était clair que sa bienveillance était feinte. Elle paraissait vouloir les convaincre que la distribution du courrier était une tâche capitale et qu'une telle responsabilité ne pouvait pas être confiée à n'importe qui. Comme si elle s'attendait à ce qu'Annie lui dise : « Ouah ! Vous livrez vraiment le courrier ? » Et dans le petit habitacle, son parfum était particulièrement entêtant. Annie en avait les yeux qui piquaient. Elle décocha un coup de coude à William qui était en train de se pincer le nez.

– Pouvez-vous nous déposer ici ? demanda-elle à un endroit d'où on apercevait la rivière.

– Vous êtes sûrs que vos parents sont d'accord ? demanda Fiona qui aurait dû s'en préoccuper plus tôt.

– Évidemment, répondit Annie en mentant.

Ils la remercièrent et descendirent. William craignait que les poissons ne détectent sa présence maintenant que ses vêtements empestaient le parfum, mais Annie parvint à le convaincre qu'ils n'avaient pas d'odorat. Alors qu'elle ignorait tout des poissons.

Avec les sacs en plastique vert foncé que William et elle portaient par-dessus leurs vêtements et qui se fondaient si bien dans le sous-bois sombre, les hommes ne les avaient peut-être pas remarqués, se dit Annie. Peut-être avaient-ils jeté un coup d'œil pour s'assurer qu'aucun autre véhicule n'était garé dans les environs et que, ne voyant rien, ils avaient cru qu'il n'y avait personne – et certainement pas à pied. Mais Annie, elle, les avait bien vues, les quatre silhouettes à l'intérieur du 4 × 4 blanc garé sur un emplacement de camping.

Extrait de la publication

Il faisait sombre et humide sous les frondaisons ruisselantes et ça sentait le pin, l'humus et la brume qui montait de la rivière. En dehors du véhicule blanc, le camping avait l'air abandonné. Il y avait une table de pique-nique et un barbecue noirci à même le sol.

Annie regarda le conducteur sortir du véhicule et fermer la portière avant de balayer les environs du regard et de se retourner vers le 4 × 4. Âgé d'une bonne cinquantaine d'années, il avait la silhouette élancée et tonique d'un sportif. Des cheveux blancs coupés court encadraient son visage étroit et bronzé. Puis les autres portières s'ouvrirent et trois autres hommes descendirent du 4 × 4. Ils portaient tous des vestes de pluie ordinaires et l'un d'eux avait une casquette. Ce dernier posa un pack de six bières sur la table de pique-nique et en sortit quatre bouteilles qu'il ouvrit avant de glisser les capsules dans la poche de sa veste.

À la façon dont ils souriaient et bavardaient en hochant la tête, ils avaient l'air de bien se connaître. Le grondement de la rivière empêchait Annie d'entendre ce qu'ils se disaient. L'homme à la casquette offrit des bouteilles de bière aux autres et prit lui-même une longue gorgée. Ils ne s'assirent pas à la table – trop mouillée sans doute – mais restèrent debout côte à côte.

Annie sentit soudain la main de William qui tirait sur son bras à travers le plastique. Elle se tourna vers lui et le vit faire des gestes en direction du sentier par lequel ils étaient venus, indiquant qu'il voulait partir. Elle lui fit signe d'attendre une minute et se retourna vers les quatre hommes. Elle était tout excitée de les espionner ainsi. Elle éprouvait un sentiment de fascination mêlé de répulsion envers les hommes en général, sans doute parce que sa mère en attirait tant.

Ce qui se passa ensuite les terrifia.

Extrait de la publication

Celui qui conduisait contourna le groupe comme s'il retournait à la voiture, puis il fit brusquement volte-face et enfonça son doigt dans la poitrine d'un homme aux cheveux ondulés en lui parlant durement. Manifestement surpris, l'homme aux cheveux ondulés recula de quelques pas maladroits. Comme si un signal avait été donné, l'homme à la casquette et un grand type au teint sombre firent quelques pas en arrière et vinrent se placer à côté du conducteur, face à l'homme aux cheveux ondulés qui venait de jeter sa bouteille de bière et tendait les mains, paumes vers le ciel, en un geste d'innocence.

– Annie… la supplia William.

Elle vit l'homme au visage mat sortir un pistolet de derrière son dos, le braquer sur Cheveux ondulés et tirer trois coups de feu, pop-pop-pop. Cheveux ondulés recula en chancelant avant de trébucher sur le barbecue et de s'effondrer dans la boue.

Annie retint son souffle et son cœur s'emballa au point qu'elle eut l'impression d'étouffer. Elle sentit une douleur fulgurante dans le bras et l'espace d'un instant pensa qu'une balle l'avait atteinte, mais en baissant la tête, elle vit que c'était William qui lui avait saisi le bras à deux mains. Lui aussi avait vu ce qui venait de se passer. Ce n'était pas comme à la télévision ou au cinéma, quand un seul coup de feu produisait une détonation assourdissante et que la victime était propulsée en arrière, morte, des flots de sang s'échappant de ses vêtements. C'était juste un pop-pop-pop, comme une série de pétards. Elle n'arrivait pas à croire ce qui venait d'arriver. Il devait s'agir d'une blague ou d'une plaisanterie, ou c'était son imagination qui lui jouait des tours.

– Annie, partons d'ici ! cria William.

Elle battit aussitôt en retraite en direction de la rivière.

Extrait de la publication

Arrivée au bord de l'eau, elle jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et se rendit compte qu'ils avaient quitté le sentier et qu'ils ne pouvaient pas aller plus loin.

– Non, lança-t-elle à William. Pas par là. Revenons vers le chemin !

Il se tourna vers elle, paniqué, les yeux écarquillés, le visage blême. Annie lui prit la main et l'entraîna à travers les broussailles vers le petit chemin de terre. Lorsqu'ils l'eurent rejoint, elle se retourna pour regarder en direction du 4 × 4. Les trois hommes penchés au-dessus de Cheveux ondulés le criblaient de balles.

Pop-pop-pop-pop-pop.

Soudain, comme attiré par le regard d'Annie, le conducteur leva les yeux. Leurs regards se croisèrent et Annie sentit comme une décharge électrique glaciale lui parcourir le corps, lui brûlant le bout des doigts et des orteils et la figeant instantanément sur place.

– Il nous a vus ! hurla William.

Elle n'avait jamais couru aussi vite de sa vie, tirant son frère derrière elle et lui criant de rester avec elle.

Ils filaient le long du sentier qui bordait les courbes langoureuses de Sand Creek, entre la rivière à gauche et le sous-bois obscur à droite. Les branches mouillées leur fouettaient le visage et s'accrochaient à leurs vêtements. Annie entendait ses propres cris comme si c'étaient ceux de quelqu'un d'autre.

Pop-pop. Un impact secoua un petit arbre devant eux, déclenchant une pluie de bourgeons à moitié ouverts. On leur tirait dessus.

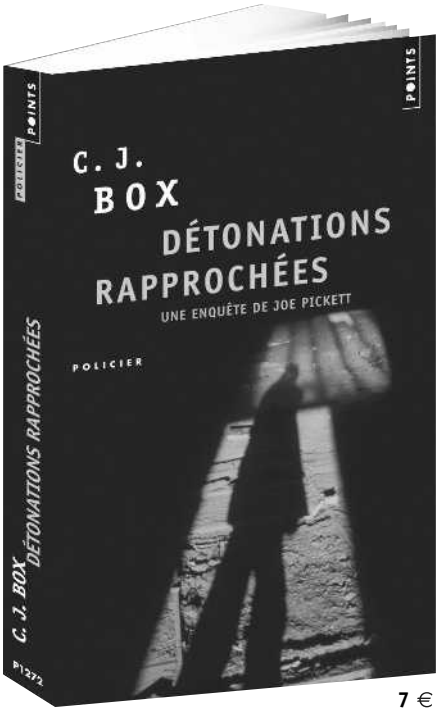
William pleurait, mais ne ralentissait pas l'allure. Il lui serrait la main tellement fort qu'elle ne sentait plus ses doigts, mais elle s'en fichait. Elle avait perdu une chaussure dans la boue, mais il était hors de question

RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ
IMPRESSION : CPI BRODARD ET TAUPIN À LA FLÈCHE
DÉPÔT LÉGAL : SEPTEMBRE 2009. N° 100294 (00000)
IMPRIMÉ EN FRANCE

Extrait de la publication

La première enquête de Joe Pickett !

Disponible en POINTS



7 €

« Sens du suspense, personnages denses et forts : le premier roman de C. J. Box est une grande réussite. » ***Le Temps***

Les plus grandes lectures commencent par un **POINTS**

Extrait de la publication